La mort aux États-Unis dans l'information télévisée française

Death in the United States on French TV news Programs

Denis Guthleben

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/2021>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.2021

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2011

Pagination : 135-154

ISBN : 978-2-8143-0108-5

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Denis Guthleben, « La mort aux États-Unis dans l'information télévisée française », *Questions de communication* [En ligne], 20 | 2011, mis en ligne le 01 février 2014, consulté le 10 décembre 2020.

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/2021> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.2021>

DENIS GUTHLEBEN

Comité pour l'histoire, CNRS

denis.guthleben@cnrs-dir.fr

LA MORT AUX ÉTATS-UNIS DANS L'INFORMATION TÉLÉVISÉE FRANÇAISE

Résumé. — Avec près de 35 000 reportages diffusés depuis 1995, les États-Unis sont de loin le pays le plus couvert par les émissions françaises d'information télévisée : pendant la même période, le nombre de séquences dédiées à l'ensemble des voisins européens de la France est au moins deux fois moindre. Au sein de ce corpus considérable, une représentation de la mort en Amérique domine largement : celle de la mort violente, étroitement liée aux reportages consacrés à la criminalité outre-Atlantique. Elle prend des formes différentes notamment selon la nature de l'événement – homicide, peine capitale, attentat terroriste – et la capacité de montrer des images. À l'exception du décès de célébrités, rares sont les représentations de la mort qui dérogent à cette règle générale.

Mots clés — France, États-Unis, télévision, information, criminalité.

La scène se déroule en Californie. Lancés à pleine vitesse sur une autoroute, plusieurs véhicules de police, sirènes hurlantes, serrent de près une camionnette. Acculée à la rambarde de sécurité, celle-ci n'a bientôt plus d'autre choix que de stopper brutalement sa course effrénée. Une jeune femme en sort et, d'un pas mal assuré, avance jusqu'au milieu de la chaussée. Face à elle, une dizaine de policiers, retranchés derrière leurs portières ouvertes, dégagent leurs armes à feu. N'écouter pas leurs sommations, la conductrice esquisse un geste. Une de ses mains glisse derrière son dos. Plusieurs détonations. Un corps qui s'écroule. Trente secondes montre en main, et la mort vient de frapper devant les caméras. Les images du drame, filmées par une chaîne de télévision locale comme il en existe tant aux États-Unis, sont diffusées à 10 000 kilomètres de là, sur plusieurs chaînes françaises. À l'instar de ses confrères, le présentateur du journal de 20 heures de TF1, Patrick Poivre d'Arvor, met en garde les téléspectateurs : gare aux « âmes sensibles » – qui auront ainsi tout juste le temps de détourner le regard –, la séquence est « d'une rare violence ». Le correspondant de la première chaîne à Los Angeles, Michel Izard, tente pour sa part d'expliquer très brièvement l'événement : « Aux États-Unis, des millions de personnes portent des armes et le taux de criminalité est très élevé. Cela explique peut-être pourquoi les policiers ont la gâchette aussi facile ». Criminalité, forces de l'ordre, armes à feu, fusillade fatale, etc., ce fait divers, tel qu'il est relaté par les rédactions françaises, renferme à lui seul la plupart des éléments qui marquent l'apparition de la mort en Amérique dans nos émissions télévisées d'information. Bref, il dit tout, au point que l'on pourrait s'arrêter là. Ou presque : si la mort violente, découlant d'événements criminels et de leurs conséquences, domine très largement les autres types de mort dans la programmation des reportages de journaux et de magazines d'information consacrés aux États-Unis, elle se décline sur différents registres et prend des formes narratives et visuelles distinctes selon une foule de variables, parmi lesquelles le lieu où elle survient, les protagonistes qui y participent et les observateurs qui la relatent tiennent le haut du pavé.

Il n'y a donc pas une représentation de la mort violente aux États-Unis, mais des représentations de la mort violente, avec leurs nuances, leurs contradictions et, plus rarement, leurs exceptions, qui impliquent de pénétrer plus avant dans la programmation pour tenter d'en distinguer tous les aspects. Cette analyse repose sur un large corpus d'émissions diffusées depuis 1995 à la télévision française, regroupant les reportages des journaux et des magazines des chaînes généralistes et de la programmation non cryptée de Canal +. Ces émissions, identifiées dans les bases de données de l'Institut national de l'audiovisuel (INA) puis cataloguées selon leur thématique, ont déjà permis de dégager les grandes lignes de la représentation des États-Unis dans l'information télévisée française (Guthleben, 2008), c'est-à-dire de cerner « un regard français, construit par des Français et pour des Français » sur les États-Unis et leurs habitants. Au sein de cette programmation, la mort apparaît comme un thème transversal nécessitant une analyse spécifique des reportages, sous l'angle de leur contenu et de la fréquence de leur apparition à l'antenne, dont ressortent plusieurs éléments.

Le premier, le plus évident, est que la mort est absente d'une grande partie des reportages consacrés aux États-Unis, même lorsque les sujets qu'ils relatent y renvoient *a priori*. Un détour liminaire par ces non-représentations de la mort donne plus de relief aux séquences dans lesquelles elle apparaît, c'est-à-dire celles qui relèvent de la rubrique nécrologique et, bien plus encore, celles qui relatent des faits divers criminels, les unes et les autres concourant à définir à l'antenne un *ars moriendi* typiquement américain. Mais les représentations que ces reportages véhiculent ne sont pas immuables : que survienne un événement hors normes qui brouille les limites de la mort américaine et de la mort française, et elles s'en trouvent profondément modifiées.

Prologue : les États-Unis sur les petits écrans français

Pour cerner et tenter de mieux comprendre ces représentations, quelques précisions sur la place des États-Unis dans les émissions françaises d'information s'imposent. Car ce n'est pas de n'importe quel pays dont il est question. Qu'on en juge : entre le 1^{er} janvier 1995, date d'entrée en vigueur du dépôt légal de la radio et de la télévision en France – et donc de constitution d'un fonds d'archives audiovisuelles exhaustif par l'INA – et le 10 septembre 2001, à la veille des attentats contre New York et Washington, près de neuf mille séquences lui ont été consacrées toutes chaînes confondues. Depuis lors, avec l'impact considérable de ces événements terroristes et de leurs conséquences nationales et internationales pour l'Amérique, ce nombre a presque quadruplé, atteignant près de trente-cinq mille séquences. Et, puisque ces myriades de documents en viennent à perdre toute signification, sans doute une comparaison est-elle plus révélatrice. Il suffit de préciser que, pour la même période, l'Allemagne arrive péniblement à trois milliers de séquences, que l'Espagne ou la Belgique n'en totalisent guère plus et que l'Italie et la Grande-Bretagne atteignent tout juste la barre des six mille documents chacune. Le résultat – révélé par l'étude des bases de données de l'INA – est sans appel : près de deux fois plus de reportages de journaux et de magazines consacrés aux seuls États-Unis qu'à l'ensemble de nos voisins européens réunis. Mais le nombre n'est pas tout : la variété aussi a son importance. Un constat ressort d'emblée : les reportages consacrés aux États-Unis explorent toutes les rubriques traditionnelles de l'actualité, politique intérieure ou internationale, économie, société, santé, sport, culture, faits divers, etc. Ainsi les téléspectateurs français découvrent-ils quotidiennement les Américains à table, au travail ou devant la télévision. Ils les voient voter pour leurs représentants, prier pour leur Dieu ou apprendre dans leurs universités. Ils les observent en train de lutter plus ou moins mal contre la criminalité, d'accueillir plus ou moins bien leurs immigrants, de stimuler toujours mieux leur économie. Ils les surprennent à préparer la guerre ou à négocier la paix, pour eux ou pour les autres. Et ils les scrutent dans une multitude d'autres postures encore. Or, le seul et unique autre pays au monde qui bénéficie d'un spectre de couverture médiatique aussi large à la télévision

française est la France elle-même, au travers de ses informations nationales. Après l'exception française et l'exception américaine, la télévision a établi un autre principe, celui de l'exception franco-américaine : Paris, Washington et, selon l'expression consacrée par les présentateurs des journaux télévisés, « le reste du monde ». Mais que l'on se rassure : ces précisions quantitatives et qualitatives sur l'information télévisée française dédiée aux États-Unis ne visent pas seulement à plaindre le chercheur contraint de déplacer de telles montages ! Elles ont en effet un lien direct avec les représentations de la mort. En observant d'aussi près les États-Unis et leurs habitants, en plaquant sur eux le même moule que celui qu'ils appliquent sur l'actualité nationale, les rédactions françaises offrent à la mort là-bas un champ d'apparition aussi vaste que celui dont elle bénéficie ici. Voire un champ plus vaste encore, englobant certaines pratiques punitives abolies de ce côté-ci de l'Atlantique mais toujours en vigueur de l'autre côté, et qui ne laissent pas d'interpeller les correspondants des chaînes françaises de télévision. Ainsi les informations télévisées apparaissent-elles comme un laboratoire privilégié pour l'étude des représentations de la mort de l'Autre – en l'occurrence, de l'Américain, et l'on se gardera bien ici de généraliser cette altérité, ne serait-ce qu'en raison de la place toute particulière qu'occupent les États-Unis sur les petits écrans et, de manière plus large, dans les esprits en France. Sous quelles formes cette mort apparaît-elle à l'antenne ? Et, surtout, cette mort de « l'Autre » est-elle toujours dévoilée comme une autre mort, différente de celle qui prévaudrait en France ?

Les non-représentations de la mort

Une fois n'est pas coutume, commençons par passer en revue les exceptions avant d'examiner la manière dont s'applique la règle générale. Le paysage est vite esquissé : lorsqu'elle n'est pas violente, la mort aux États-Unis a assez peu droit d'antenne. Ce n'est pas que les journalistes français arpentent exclusivement des lieux dont elle est absente. Mais il semble que, pour des raisons somme toute peu aisées à identifier, ils choisissent de ne pas la montrer, ni d'en parler. Témoins, d'abord, les très nombreuses séquences – une cinquantaine en moyenne chaque année depuis 2004, ainsi que le révèle la consultation des bases de données de l'INA – consacrées aux sans-abri, celles et ceux qui sont régulièrement présentés comme les « laissés-pour-compte » de l'économie américaine, une population vulnérable s'il en est, notamment quand viennent les premiers froids et que s'enclenche le décompte macabre des victimes sur les trottoirs français. Pour comprendre le mouvement qui conduit les caméras à braquer simultanément leurs objectifs sur les États-Unis, une précision s'impose : quel que soit le domaine, ce pays est de loin l'exemple le plus régulièrement cité à l'antenne lorsqu'il s'agit de mettre en perspective la médiatisation d'une situation nationale. En effet, l'Amérique, qu'elle soit présentée comme un modèle – parfois – ou comme un repoussoir – bien plus souvent –, constitue un étalon de comparaison de prédilection pour les journalistes de télévision, qui s'inscrivent ainsi dans une

longue tradition nationale de mise en parallèle des expériences françaises et américaines (Lacorne, Toinet, 1986). Et l'observation des conditions de vie des populations les plus mal loties de part et d'autre de l'Atlantique est l'un des parallèles les plus fréquemment établis à l'antenne, toujours au détriment des États-Unis d'ailleurs, car les journalistes semblent y découvrir des situations sans cesse plus dramatiques que celles qui prévalent en France.

Pourtant, il n'est jamais question de morts là-bas : les pauvres y seraient plus pauvres, les sans-abri plus exposés – modeste consolation pour les pauvres et les sans-abri en France, de découvrir des compagnons d'infortune encore plus démunis. Mais jamais les victimes, qui se comptent pourtant par centaines à travers les États-Unis chaque hiver, ne sont évoquées. Également témoins, les reportages dédiés aux hôpitaux américains qui participent de la même démarche de quête d'une exemplarité positive ou négative outre-Atlantique. Là encore, ce sont plusieurs dizaines de séquences qui sont diffusées chaque année sur les petits écrans français. Les raisons de cet attrait tout particulier pour le milieu hospitalier américain ? D'une part, les pouvoirs publics tentent de le remanier aussi régulièrement qu'en France, et ce bien avant la mise en œuvre de la réforme du système de santé conduite par l'administration démocrate de Barack Obama. D'autre part, mais de manière plus anecdotique, les journalistes se sont découvert une réelle passion pour les cliniques américaines depuis la diffusion – et le succès – en France des séries hospitalières réalisées aux États-Unis, de *General Hospital* à *House, md*. Ils ne manquent effectivement pas d'y faire allusion dans leurs reportages, voire de leur consacrer de plus longues séquences au sein des magazines préparés par les rédactions. Toutefois, là encore, la mort et les morts, qui sont pourtant présents à doses homéopathiques dans les œuvres de fiction, sont complètement absentes des documents d'information. Les exemples pourraient ainsi être multipliés : après les indigents et les malades, pourquoi pas les personnes âgées, dont le sort aux États-Unis intéresse tout particulièrement les journalistes français ? Ou certaines populations dites « à risque », telles que les personnes souffrant d'obésité, qui sont elles aussi mises régulièrement en avant dans les reportages réalisés outre-Atlantique par les journalistes français ? Mais rien n'y fait : les pics de mortalité de certaines catégories plus médiatisées d'Américains paraissent étrangement chasser les représentations de la mort dans les reportages qui leur sont consacrés, et quand ceux-là sont les plus élevés, celles-ci sont inexistantes.

La nécrologie des stars : une étoile s'éteint...

De la stupeur à la prévisibilité de la mort

Toutefois, la mort non violente aux États-Unis n'est pas complètement absente des petits écrans français. Une catégorie de citoyens américains déroge en

effet à l'usage : celle regroupant les célébrités du cinéma, de la musique ou, plus rarement, de la politique et de la littérature. De quels morts américains est-il alors question dans les émissions d'information ? Sans surprise, on découvre en premier lieu les grandes stars mondiales, celles dont les prouesses artistiques ont très largement franchi les frontières américaines pour atteindre la planète entière. Un exemple est fourni par le décès de Michael Jackson, survenu le 25 juin 2009. La notoriété du chanteur est telle – près de 800 millions d'albums vendus au fil de sa carrière, et plus de 100 millions rien que pour *Thriller*, le plus gros succès de l'histoire de la musique – que les reportages qui lui sont consacrés par les rédactions françaises envahissent littéralement la plage horaire des journaux télévisés : 48 des 58 minutes du journal de 20 heures de TF1, 28 des 36 minutes de celui de France 2, 12 des 14 minutes de celui de M6 le 26 juin 2009, etc. ce jour-là, la visite de Nicolas Sarkozy aux Antilles, pour prendre le pouls de la population quelques mois après les grandes grèves du premier trimestre 2009, est traitée sous la forme de brèves de 20 secondes à la fin des émissions. Sur quels airs se joue cette disparition littéralement titanesque ?

D'abord, sur celui de la consternation : la mort était inattendue et les révélations qui scanderont les jours suivants – les erreurs du médecin personnel, les errements d'une famille déchirée qui se précipite en ordre dispersé devant les caméras – ne feront que l'accentuer. Pour Irène Candel sur M6 comme pour Claire Chazal sur TF1, cette mort est un « choc », tandis qu'elle provoque « la stupéfaction » selon Catherine Matausch sur France 3. Puis vient l'air de la prévisibilité. Sur France 3, précisément, à la suite de l'annonce du décès par Catherine Matausch, le journaliste Philippe Castel revient longuement sur les excès de Michael Jackson, notamment sur sa consommation abusive de médicaments, d'anesthésiques – le désormais célèbre Propofol – et sur son goût prononcé pour les interventions de chirurgie esthétique. Dans la foulée, son collègue Xavier Roman, en duplex de Los Angeles, enfonce le clou : les analyses toxicologiques que la police s'apprête à réaliser au cours de l'autopsie ne feront certainement que confirmer les risques qui pesaient sur la vie du chanteur. Mais ce n'est pas le moindre des paradoxes : comment conjuguer au sein du même programme, dans des séquences successives, la stupeur face à un événement et l'annonce de sa prévisibilité ? On touche là l'une des caractéristiques de l'information médiatique : les journalistes balancent toujours entre l'attrait pour l'inattendu – l'événement qui ébahit le public et assure le succès des émissions – et la volonté d'afficher leur maîtrise de l'actualité – l'événement qu'ils parviennent à canaliser, en bons professionnels de l'information. Certes, il n'y a là rien de propre au thème de la mort et de ses représentations. Mais c'est avec lui sans doute que le grand écart des rédactions entre ces deux antipodes, l'inattendu et le prévisible, ressort le plus clairement.

Images de la star disparue : le mort vivant

Débute ensuite la grande symphonie de l'émotion : une des représentations de la mort à l'antenne est celle d'un cortège de vivants, qui prend des dimensions plus ou moins larges et littéralement pharaoniques dans le cas de Michael Jackson. Sur M6, les images se succèdent : à Los Angeles, à New York, à Londres, à Paris, à Marseille, à Nice, partout des dizaines et bientôt des centaines de milliers de fans se rassemblent pour pleurer leur idole. Par leur biais, la mort s'invite jusque sur les plateaux de télévision où viennent s'exprimer des admirateurs moins anonymes – le ministre de la Culture Frédéric Mitterrand sur TF1 et sur France 2, tandis que M6 choisit de diffuser la réaction émue de la chanteuse Carla Bruni. Les propos sont alors toujours convenus : sans exception, tous les intervenants rendent hommage au talent du chanteur, mais aucun ne revient sur les aspects plus troubles de sa personnalité, en particulier sur les nombreuses accusations de pédophilie qui ont entaché sa carrière. Ces éléments sont-ils pour autant gommés des émissions d'information ? Non. Après l'annonce des présentateurs, les commentaires des journalistes et les réactions des fans, viennent les séquences dédiées à l'évocation de la carrière du disparu, qui n'omettent pas de les mentionner. Mais, là encore, les éloges l'emportent largement sur les doutes et les critiques, et les images d'archives des concerts et des clips sur celles des procès. Car la télévision n'est pas un mausolée : elle n'invite pas à s'incliner devant un corps inerte, mais devant un corps plein de vie, celui d'une vedette célébrée pour ses prouesses artistiques dont les informations télévisées dévoilent d'abondantes illustrations. Diffusant ainsi des extraits de *Thriller*, Jérôme Bermyn fait de Michael Jackson « l'étendard de la musique afro-américaine » sur France 2, tandis qu'Alain Ammar sur TF1 le décrit plus largement comme « la plus grande légende vivante de la musique ». Le lapsus est révélateur : c'est bien un Michael Jackson au sommet de son art et de sa forme qui apparaît sur toutes les chaînes de télévision française le lendemain de son décès. Le corps mort de Michael Jackson, tout juste suggéré lors des obsèques au travers des quelques images du cercueil de la star, s'efface devant le corps de légende, immortalisé par les enregistrements de la star.

Du mort célèbre à la mort violente

La nécrologie télévisuelle de Michael Jackson constitue un exemple à la fois extrême et représentatif de la couverture habituelle de la disparition d'une star américaine. Extrême par la place qu'elle occupe à l'antenne, le lendemain de la mort et dans les jours qui suivent. Mais représentatif, malgré tout, au travers de la succession et du contenu des thèmes abordés : annonce, premiers commentaires, réactions et images d'archives des principaux succès sont en effet chaque fois présents, le plus souvent au sein d'un seul reportage. Ces caractéristiques reviennent également dans les séquences consacrées aux décès de personnalités *a priori* moins notoires, à l'instar de celles du monde des lettres

américaines. Par exemple, sur France 2, elles apparaissent lors des disparitions de Patricia Highsmith en février 1995, de Joseph Brodsky en janvier 1996, d'Allen Ginsberg en avril 1997, de William Burroughs en août 1997, de Julien Green en août 1998 ou de Paul Bowles en novembre 1999. Pour les journalistes, la mort devient d'ailleurs parfois le prétexte à une autocélébration, puisqu'ils n'hésitent pas à recueillir des images d'archives diffusées sur leur propre chaîne. Cette mise en abîme de l'information – un reportage dévoilant les extraits d'une séquence antérieure – permet d'insister sur la notoriété de la personnalité disparue, ainsi que sur la qualité du travail journalistique accompli avant son décès : en annonçant le décès de Paul Bowles, Patrick Poivre d'Arvor rend hommage à « un très grand écrivain » qu'il avait personnellement accueilli dans une émission littéraire de TF1 et qui se trouve ainsi remise à l'honneur. Il en va de même pour les personnalités politiques, à l'instar de Ronald Reagan, dont le décès est annoncé le 6 juin 2004 dans tous les journaux télévisés. Toutefois, si les rédactions ne manquent pas de diffuser des extraits de reportages qu'elles lui avaient consacrés lors de ses deux mandats présidentiels, elles insistent tout autant sur sa carrière antérieure d'acteur – plutôt spécialisé dans les seconds rôles et les séries B –, et plus encore sur un événement particulier, survenu le 30 mars 1981 : la tentative d'assassinat dont le président nouvellement élu a été la victime et qui lui a valu par la suite, ainsi que le rappelle notamment Cécile Thuillier sur Arte, la réputation d'un « courage admirable ». Les images de cet attentat sont dévoilées sur toutes les chaînes françaises en juin 2004. Il ne s'agit pas à proprement parler d'une représentation de la mort, puisque Ronald Reagan n'a fait que la frôler – de très près – et que seuls des blessés sont à déplorer dans son entourage – son porte-parole James Brady est tout de même resté paralysé à vie. Il n'empêche que, plutôt que d'exhiber les dernières images connues du président américain, dans l'état végétatif dans lequel la maladie d'Alzheimer l'avait plongé, les rédactions françaises choisissent de se focaliser sur cet épisode. Il en va de même pour les parallèles établis au même moment avec un autre président, John F. Kennedy, qui n'a pas eu la même chance que son successeur républicain. Ces nécrologies de célébrités glissent ainsi vers une autre thématique et une autre représentation de la mort aux États-Unis qui dominent très largement la programmation : celles qui évoquent la mort violente, corollaire d'une criminalité galopante à laquelle les journalistes français s'intéressent tout particulièrement lorsqu'ils traversent l'Atlantique.

Montrer la mort violente

Le fait divers : image de la société...

À l'inverse des reportages nécrologiques, une première approche quantitative à partir des bases de données de l'INA n'est pas superflue. Dans l'absolu, chaque année, depuis 1995 et toutes chaînes confondues, près d'une centaine de séquences de journaux télévisés mentionnent ou dévoilent une mort violente survenue outre-Atlantique. Mais, là encore, ce sont les données relatives qui font le plus sens. Certes, il n'est pas aisé de les extraire de l'ensemble de la programmation : il faudrait pour cela visionner tous les journaux télévisés de toutes les chaînes et sur une période relativement longue, afin d'y repérer tous les homicides relatés et, à chaque fois, les pays où ils se sont produits. Autant dire : nettoyer les écuries d'Augias ! Des éléments de réponse peuvent toutefois être trouvés en se concentrant sur un corpus plus restreint, regroupant les reportages de magazines d'information qui sont moins nombreux et souvent mieux référencés dans les bases de données de l'Institut national de l'audiovisuel. À partir d'un panel d'émissions programmées sur l'ensemble des chaînes hertziennes, on découvre ainsi que sur 40 séquences évoquant une mort violente survenue à l'étranger, 19 ont été réalisées aux États-Unis. Pour le dire plus simplement : dans ces émissions d'information, un meurtre sur deux est américain, tandis que des pays aussi criminogènes que la Colombie, l'Afrique du Sud ou la Russie sont à peine évoqués. Sans conteste, il y a donc là une surreprésentation à l'antenne de la mort aux États-Unis, un constat qui donne un écho amplifié, dans le cas de ce pays, à une observation déjà effectuée sur « les effets déformants en terme de représentation du monde » de l'information télévisée et le fait que « les pays étrangers sont surtout connus pour leurs dysfonctionnements (délinquance, criminalité), travers pour le moins paradoxal dans une société de communication qui se pense comme un village planétaire ! » (Frau-Meigs, Jehel, 1997 : 64).

Mais de quelle mort s'agit-il ? Avant tout, d'une mort anonyme. À l'origine de la plupart des reportages figurent des faits divers. Les journalistes sélectionnent des événements particuliers s'inscrivant dans une représentation communément admise des États-Unis, celle d'un pays qu'ils présentent abusivement comme « le plus violent du monde » et qui inspirait déjà à Simone de Beauvoir (1948 : 491) cette sentence : « Bien que l'époque des gangsters soit révolue, il semble que l'assassinat demeure ici une coutume assez courante ». Ces faits divers, véritables « révélateurs sociologiques » (Dubied, Lits, 1999 : 61), deviennent à l'antenne les vitrines de toute la société américaine, conformément au constat établi par Pierre Viansson-Ponté : « Depuis que l'histoire de l'humanité a commencé par une escroquerie à la pomme, s'est poursuivie par le meurtre d'un frère par son frère, a failli s'interrompre par une catastrophe météorologique, le fait divers est [...] le reflet de la vie et l'image d'une société » (M'Sili, 2000 : 118). En

somme, la mort la plus médiatisée est celle d'individus anonymes qui, à l'inverse des célébrités mentionnées dans la rubrique nécrologique, n'entrent pas dans l'information parce qu'ils étaient connus avant leur disparition, mais parce que les conditions de leur disparition gagnent à les faire connaître. Il s'agit là de l'une des caractéristiques parmi une multitude d'autres, propres à ce type très singulier de reportages regroupés dans le registre générique du fait divers, parfois par commodité tant celui-ci revêt des visages divers. En effet, « le fait divers n'est plus une rubrique de l'information déclinée dans les journaux télévisés et magazines en vue d'éclairer l'actualité : il devient un spectacle destiné à rassembler et à divertir le plus grand nombre de téléspectateurs » (Sécaïl, 2010 : 512). Et il a d'ailleurs été nécessaire d'attendre longtemps pour qu'une synthèse de grande qualité sur le fait divers à la télévision voit le jour en France, après une belle collection d'études de cas particuliers.

... et représentations de la mort

Comment cette mort apparaît-elle à l'antenne ? Deux exemples permettent d'en prendre la mesure. Le premier nous ramène vers un lieu connu : l'autoroute californienne, théâtre du décès d'une jeune automobiliste abattue par la police. Sur TF1, les images de sa mort sont tout d'abord montrées dans leur totalité, sans artifices, telles qu'elles ont été capturées par les caméras de la télévision américaine. La mort frappe une première fois, crûment, lorsque la jeune femme s'affale sur la route. Puis elles sont rediffusées après avoir été retouchées au montage par la rédaction de TF1 – dont l'intervention se manifeste à l'écran par le biais de gros plans et de ralentis émaillant la séquence originelle. La mort frappe une seconde fois, donnant au téléspectateur tout le loisir d'observer son œuvre de plus près, avec de nouveaux détails – par exemple le mouvement de recul de la jeune femme sous l'effet de l'impact de la balle, qui ne pouvait être distingué sur le plan large de la scène. Certes, cette répétition des images, à différentes vitesses, sous différents angles ou sur différents plans, est fréquente dans les reportages, quel que soit le thème qu'ils abordent : pour ne citer qu'un exemple parmi les plus marquants, combien de fois a-t-on assisté, le 11 septembre 2001 puis dans les jours et les semaines qui ont suivi, aux crashes des avions dans les tours du *World Trade Center* puis à l'écroulement des deux bâtiments ? Toutefois, dans le cas particulier des séquences ici étudiées, cette répétition des images a une conséquence : elle fait revivre la mort. Bref, pour chaque mort physique, plusieurs morts cathodiques.

Le deuxième exemple invite à un changement de lieu et de date. Le 21 avril 1999, à Littleton dans le Colorado, deux adolescents lourdement armés pénètrent dans leur lycée et ouvrent le feu sur leurs camarades et sur leurs enseignants. La suite de l'histoire est connue – elle a du reste inspiré le réalisateur Michael Moore, auteur d'un documentaire (*Bowling for Columbia*, 2002) sur le sujet ayant remporté un grand succès de part et d'autre de l'Atlantique. L'événement fait son

irruption le même jour sur toutes les chaînes françaises. Là aussi, les journalistes utilisant des images tournées par leurs collègues américains rapidement arrivés sur les lieux du drame, rapportent les faits et font état du premier bilan de la tragédie. Ils montrent en particulier la panique qui s'est emparée des élèves, dont l'un au moins est fauché à l'écran par une rafale de fusil automatique alors qu'il tentait de s'enfuir par une fenêtre – une séquence parmi d'autres qui invite à nuancer fortement l'hypothèse que l'image de fait divers n'est qu'une image « d'après-coup », « qui intervient après l'événement » (Dubied, Lits, 1999 : 46). C'est au contraire l'événement brut qui apparaît, un événement dont, dans ce cas précis, « la folie meurtrière [restait] encore inexplicée » pour les commentateurs. Comme sur l'autoroute californienne, et comme dans la plupart des reportages similaires consacrés aux États-Unis, les séquences diffusées sur les chaînes françaises s'achèvent par une image forte : celle de sacs mortuaires, parfois noirs mais le plus souvent jaunes, transportés dans le véhicule du *coroner*. De tels plans reviennent si fréquemment dans les séquences que les spécialistes des médias outre-Atlantique ont forgé une expression pour qualifier la couverture de tels événements : ils parlent de *body-bag journalism*. L'expression n'est évidemment pas flatteuse pour les journalistes. Elle renvoie néanmoins à l'une des caractéristiques du traitement qu'ils réservent à de tels sujets : la mise en récit d'une mort qui n'apparaît pas seulement comme un événement très ponctuel, comme l'instant où tout bascule, mais comme une succession d'épisodes qui s'achève uniquement lorsque le cadavre est retiré de la scène du crime. La mort ne surgit donc pas toute armée du petit écran : les journalistes l'intègrent dans un processus de narration qui, même brièvement – les séquences dépassant rarement deux minutes –, relate tous les événements qui la précèdent et la suivent.

Une mort, des morts

La re-re-présentation de la mort

La diffusion et la répétition de telles images à l'antenne – on ose à peine parler de « re-re-présentation » dans ce cas – invite évidemment à s'interroger : pourquoi les journalistes choisissent-ils de multiplier ainsi la mort et les morts dans les émissions d'information ? La gravité de l'événement peut être un premier élément d'explication, au moins pour la tuerie de Littleton. En revanche, elle n'est certainement pas suffisante pour expliquer la diffusion de reportages sur la mort d'une automobiliste en Californie. De telles séquences contredisent la règle du « mort kilométrique » qui voudrait que les actualités ne relatent des événements de ce type qu'en fonction de la distance qui les sépare de leurs téléspectateurs – l'intérêt journalistique serait proportionnel au nombre de morts et inversement proportionnel à la distance entre le public et le lieu du drame. Il faut donc chercher plus loin, et sans doute la longue histoire des représentations des États-Unis en

France fournit-elle des éléments supplémentaires : les journalistes se nourrissent d'une somme d'images usuelles de l'Amérique, constituant un « imaginaire du crime » (Sécail, 2010 : 558) patiemment constitué depuis la conquête de l'Ouest au XIX^e siècle, et les perpétuent à la fois en s'en inspirant dans des reportages. Les Américains d'aujourd'hui ne seraient pas si différents « des *cow-boys* de l'Ouest sauvage », constate ainsi Ulysse Gosset, le correspondant de TFI, en insérant dans un reportage sur la criminalité outre-Atlantique des extraits de *westerns*. « Comment concilier aux yeux de l'observateur des États-Unis », s'interroge Daniel Royot (2003 : 174), « la conscience d'une violence réelle, vécue dans l'expérience quotidienne par une partie des citoyens américains avec d'autre part, la surabondance des représentations de cette violence dans les médias, le cinéma et la télévision ». Force est de constater que les Américains ne contribuent pas vraiment à limiter cette surabondance. Les films, les séries télévisées qui sont produits chaque année de l'autre côté de l'Atlantique alimentent le foyer du mythe. Et, compte tenu du succès qu'ils rencontrent dans ce domaine, ce foyer n'est certainement pas près de s'éteindre. Il n'est qu'à observer la programmation des chaînes de la télévision française pour en prendre la mesure : d'où proviennent les films qui réalisent les meilleurs résultats d'audience ? Combien de feuilletons américains occupent chaque jour l'antenne ? Que montrent-ils, si ce n'est dans la grande majorité des cas une violence à outrance, des fusillades sanglantes, des assassinats par dizaines ? Partant de là, faut-il s'étonner que l'on retrouve certaines des représentations qu'ils véhiculent dans les émissions d'information qu'ils précèdent ou qu'ils suivent ? D'autant plus que la frontière entre fiction et réalité est très poreuse lorsqu'il est question des États-Unis dans les actualités. Régulièrement, les journalistes français intègrent des extraits de films ou de séries dans les séquences qu'ils tournent outre-Atlantique – comme en témoignent ici, parmi une multitude d'autres exemples, les reportages inspirés des séries hospitalières ou des *westerns*. De tels ajouts servent la mise en récit de l'événement et alimentent « la course au spectacle » (Bourdon, 1994 : 315), en même temps qu'ils trouvent un écho auprès d'un public aussi familier des émissions d'information que des très nombreuses fictions américaines diffusées à la télévision française. Ils confortent également la représentation d'une mort américaine violente qui serait la même dans la réalité et dans la fiction, comme si les États-Unis n'étaient qu'un vaste plateau de cinéma hollywoodien où tous les acteurs ne se relèvent toutefois pas à la fin de la prise.

La mort tributaire de ses images

Enfin et surtout, si de telles images sont montrées à ce public, c'est parce qu'elles peuvent l'être, parce qu'elles existent, parce qu'elles ont été filmées soit par des télévisions locales comme c'est le cas en Californie, soit par des vidéastes amateurs présents sur le lieu du drame. Dans ce dernier cas, un effet de miroir s'établit : la télévision française dévoile des images que la télévision américaine a elle-même diffusées après les avoir recueillies auprès d'un reporter improvisé.

Avec la miniaturisation et la baisse des prix des équipements vidéo, et plus encore avec la généralisation des téléphones portables à fonction caméra intégrée, ce recours aux images extérieures aux rédactions s'est accentué depuis quelques années. Dans son sillage, un nouveau terme est entré dans l'usage courant, celui de « *snaparazzis* », pour qualifier ces témoins qui parviennent à saisir l'événement au moment où il se produit. On aurait tort cependant d'y voir une pratique récente : aux États-Unis, le plus célèbre de ces films amateurs fêtera bientôt son demi-siècle. Réalisé par Abraham Zapruder, il dévoile l'un des assassinats les plus célèbres de l'histoire, celui du président John F. Kennedy le 22 novembre 1963 à Dallas. Mais, pour les professionnels de l'information, l'avantage est évident : les amateurs leur transmettent le don d'ubiquité dont ils disposent collectivement – par définition, Monsieur Tout-le-Monde est partout –, tout en leur laissant le contrôle des séquences diffusées à l'antenne. C'est en effet aux rédactions qu'appartient *in fine* le choix des images parmi celles qui leur parviennent, les retouches ou les coupures, et, plus encore, le contenu des commentaires qui les accompagnent. Tout en confiant la capture de l'événement à des amateurs, les journalistes ne perdent donc pas la maîtrise de l'information, et par conséquent celle des représentations de la mort qui apparaissent dans leurs émissions. De la même manière, l'accident d'un officier de police écrasé par sa propre voiture, dont il avait mal serré le frein à main lors d'une interpellation, est exhibé sur M6 parce que la caméra embarquée à bord du véhicule avait filmé la scène et que celle-ci a ensuite été transmise à certaines chaînes de télévision américaines. Dans le cas contraire, c'est-à-dire sans image, les rédactions françaises auraient-elles relaté la fin tragique de l'automobiliste ou celle, aussi malheureuse que burlesque, du policier ? Non, évidemment.

En somme, dans le traitement du fait divers à la télévision, l'image de la mort prévaut sur la mort elle-même : on n'en parlera que lorsqu'une illustration suffisamment spectaculaire et dramatique peut être fournie. Dans de pareils cas, le commentaire est toujours considéré comme insuffisant : la mort d'une automobiliste en Californie ne sera annoncée à l'antenne que si elle peut être montrée. Ainsi l'information s'avère-t-elle moins tributaire de facteurs propres à l'événement lui-même – le crime – qu'à la manière dont il a été observé – la présence de témoins équipés d'un matériel audiovisuel. Rien d'étonnant dans ce cas qu'un pays comme les États-Unis, largement couvert par les médias étrangers, étroitement maillé par les télévisions locales et nationales, où les forces de l'ordre de même que de nombreux particuliers disposent de systèmes de vidéosurveillance et n'hésitent pas à les dévoiler au public, donne lieu sur les petits écrans français à une surreprésentation de la mort. L'image, produite en Amérique, diffusée là-bas et partout ailleurs, contribue très largement à l'alimenter.

Bien évidemment, il reste encore une question en suspens, une question que nous nous contenterons de poser sans y répondre car elle dépasse le cadre de cette étude : il s'agit de l'appétence du public pour de tels spectacles. À coup sûr,

les journalistes ne déverseraient pas une telle quantité de faits divers sanglants sur les écrans s'ils étaient assurés à chaque fois d'une désertion massive de leur public. D'ailleurs, ce public trouverait-il un intérêt quelconque dans une séquence montrant une automobiliste roulant dans les limites de vitesse autorisées, sans policiers lancés à ses trousses, sans fusillade mortelle ? Mesdames et messieurs, bonsoir. Aujourd'hui, une mère de famille californienne est allée, à l'instar de millions d'autres mères de famille en Amérique, chercher sans encombre ses enfants à l'école après le travail, une situation plus courante dans la réalité, certes, mais inexistante à l'antenne. Finalement, dans l'information télévisée, la mort a cet avantage qu'elle permet de sortir de l'anonymat.

Dans l'enfer des couloirs de la mort

De la mort légale...

Une autre catégorie de mort violente garantit la médiatisation de ses victimes sur les petits écrans français : celle qui découle de l'application de la peine capitale aux États-Unis, un thème particulier qui mérite assurément une analyse spécifique. Le repérage des séquences dédiées à la peine de mort dans le monde est plus aisé que celui des faits divers criminels. Sur une période longue de sept ans – du 1^{er} janvier 1995 au 31 décembre 2001 –, 428 documents peuvent ainsi être identifiés à partir de l'analyse des bases de données de l'INA. Une fois encore, l'Amérique arrive largement en tête, avec 287 reportages, soit plus des deux tiers du total, tandis que des pays comme la Chine, l'Arabie saoudite ou les Philippines ne dépassent pas la dizaine de documents chacun pour la même période. Évidemment, dans ces pays, l'information est limitée et fragmentaire. En un mot, elle n'est pas libre. Aux États-Unis, en revanche, c'est tout le contraire. Et l'on arrive donc au même constat que précédemment : si l'on parle beaucoup à la télévision française de la peine de mort en Amérique, c'est bien sûr parce qu'on peut en parler avec précision et que les images existent en abondance. Certes, là encore, ce n'est pas la seule explication, car le débat se place également dans le domaine idéologique et dans le champ des représentations. Il n'y a ainsi rien de bien valorisant à voir son tableau suspendu dans une galerie des horreurs : « Figurer aux côtés de la Chine, de l'Iran, de l'Arabie saoudite, de la République populaire du Congo ou du Soudan, exécuter des hommes et des femmes, des handicapés mentaux et des condamnés mineurs au moment où ils ont commis leurs crimes, des nationaux ou des étrangers, quelle indignité ! » (Kaspi, 2003 : 7). Le rapport du premier congrès mondial contre la peine de mort, tenu à Strasbourg du 21 au 23 juin 2001, précise : « Pays de la déclaration universelle des droits de l'homme, siège de l'ONU, les États-Unis, figure de proue de la démocratie dans le monde, sont aussi les premiers à ne pas respecter la suprématie des traités du droit international qui interdisent l'usage de la peine de mort » (*ibid.* : 166-167). Cet usage légal – mais illégitime à en croire les commentaires qu'il inspire – de

la mort est soigneusement décrit dans les reportages. Il ne s'agit plus désormais de rendre compte d'un acte criminel inopinément commis dans une rue de Los Angeles, de Miami, de Chicago ou d'ailleurs, mais de présenter une mort programmée, prévue jusque dans ses moindres détails, quasi ritualisée. Cette mort a un allié : le temps qui passe et rapproche inexorablement le condamné de son exécution. Rares sont les journalistes qui ne choisissent pas de dévoiler, à un moment ou à un autre de leurs séquences, les images d'une horloge. Cette mort a aussi un visage : dans tous les reportages ou presque, une chaise électrique apparaît à l'écran. Pourtant, cet instrument n'est plus utilisé aux États-Unis depuis les années 80, au profit de l'injection létale, car il contrevient au Huitième Amendement à la Constitution interdisant tout « traitement cruel et inhabituel » (« *cruel and unusual punishments* »). Mais, parce qu'elle constitue un symbole fort, la chaise électrique reste une référence obligée pour les journalistes français, avec une conséquence remarquable en termes de représentation : elle livre une image forte de la mort, mais pas du mort. Elle est en effet toujours inoccupée lorsqu'elle apparaît à l'écran. Dès lors, si la mise à mort violente et criminelle est exhibée, grâce aux caméras qui sont parvenues à la capturer, la mise à mort violente et légale ne l'est jamais. Curieux paradoxe, à y réfléchir : tandis que les images de l'illégalité ont très largement droit à l'antenne, celles de la légalité – américaine – ne dépassent pas les murs de la chambre d'exécution. Et le mort ressemble aux disparus de la rubrique nécrologique : les téléspectateurs le découvrent toujours vivant, sur des photographies transmises par la justice ou sur des plans filmés à la sortie du tribunal.

... à la mort injuste

Mais un élément du traitement journalistique contribue à rendre cette mort plus pesante encore que toutes celles qui sont abordées dans les émissions d'information : le choix du sujet. Avec l'application de la peine capitale, toutes les morts ne semblent pas bonnes à dire. Seules certaines d'entre elles, relevant de cas bien particuliers, sont largement traitées par les rédactions françaises, et notamment celles pour lesquelles un doute, même mince, paraît toujours planer sur la culpabilité du condamné. Ce doute, qui fait glisser la représentation de la mort du registre de la légalité vers celui de l'injustice, marque nombre d'affaires relatées par les journalistes français. Par exemple, au cours de l'année 2000, il revient sous différentes formes dans les commentaires des journalistes avant les exécutions de Betty Lou Beets, d'Odell Barnes et de Gary Graham. Souvent d'ailleurs, des reportages consacrés à des condamnés innocentés par la justice américaine et libérés suivent de quelques jours l'annonce d'une exécution : c'est le cas par exemple sur *TF1*, dans un reportage de Bernard Volker consacré à « un revenant du couloir de la mort », Kirk Bloodsworth. Outre les doutes sur la culpabilité du condamné, d'autres cas particuliers scandent la programmation : l'exécution de femmes, comme Karla Faye Tucker, celle de handicapés mentaux, comme Barry Fairchild, ou celle de condamnés ayant commis leur crime avant

leur majorité, comme Gary Graham. D'autres encore qui choisissent une mise à mort spectaculaire, comme John Taylor dans l'Utah, qui a refusé l'injection létale et opté pour un peloton d'exécution « constitué de cinq policiers désignés par les autorités [...], quatre seulement ont tiré à balles réelles pour qu'aucun ne sache jamais vraiment s'il a tué le condamné ». John Taylor a d'ailleurs reconnu peu avant son exécution avoir choisi la fusillade pour que sa mort ne passe pas inaperçue. Un pari gagné, puisque son histoire est relatée jusque sur les chaînes françaises de télévision, qui choisissent pour la plupart de diffuser des images du mur du pénitencier de l'Utah contre lequel il sera abattu, et des armes qui seront utilisées – des carabines Winchester. Tuer par les armes, périr par les armes : il y a, dans cette issue tragique, une dimension presque biblique que les reporters ne manquent pas de relever. Mais, plus encore, il y a une dimension typique : pour le correspondant de *TF1* Ulysse Gosset, cette mort, qui peut paraître invraisemblable au public français, « est banale aux États-Unis ».

Mort lointaine et mort proche

De la mort typiquement américaine...

Observé au travers du prisme de l'information télévisée française, le bilan de la mortalité aux États-Unis est sans appel : mis à part quelques privilégiés, qui disparaissent plus ou moins paisiblement dans le confort de leurs villas de Beverly Hills, l'écrasante majorité des Américains semble être fauchée dans la fleur de l'âge par les armes, dont chaque citoyen fait un usage légal ou illégal, mais toujours immodéré. Sur les petits écrans français, les images dévoilent en abondance cet événement à la fois extrême – la mort violente – et banal – la mort violente en Amérique, où elle est tellement plus fréquente. La mort typiquement américaine peut ainsi être commentée, mise en scène, exhibée avec des images parfois très crues, qui ne dévoilent pas seulement les morts, mais souvent aussi l'acte qui les précède : la mise à mort. Après tout, il s'agit de la mort de l'autre : on ne meurt pas ici comme là-bas, et une distance s'établit nécessairement entre les téléspectateurs et les sujets des reportages. Jamais une femme ne s'écroulera sur l'autoroute du sud en France comme sur cette autoroute californienne.

... à la mort partagée

Mais qu'en est-il lorsque cette distance s'amenuise et que la mort américaine pourrait tout aussi bien devenir une mort française ? La programmation fournit des exemples d'un tel cas de figure au travers des attentats terroristes. Les Américains comme les Français en ont été les victimes. Et, pour les uns comme pour les autres, la menace existe toujours – à des degrés certes divers. Dans ce domaine, l'Atlantique apparaît donc plus comme un trait d'union que

comme une frontière. Cette fatalité commune a-t-elle des conséquences en termes de représentation de la mort ? Un débat apparu dans la foulée des événements de septembre 2001 permet d'apporter des éléments de réponse. On a longtemps reproché aux autorités américaines d'avoir censuré certaines images des attentats de New York et de Washington, ou aux médias américains de s'être autocensurés afin de ne pas montrer de corps, ni en photographies dans la presse, ni en images animées à la télévision. Officielle ou volontaire, cette retenue aurait eu pour objectif de préserver le moral de l'opinion, ou pour le moins de ne pas le soumettre à trop rude épreuve. Nous nous garderons de questionner le bien-fondé de ces accusations en notant, néanmoins, que cette censure peut constituer une parade tout à fait acceptable à l'épouvante que cherchent à diffuser les terroristes : dans la mesure où ces derniers comptent sur les médias comme des vecteurs de cette diffusion, n'est-il pas raisonnable de tenter d'en atténuer l'impact ? D'ailleurs, du point de vue strictement informatif, qu'apportent de plus des images de corps déchiquetés lorsque l'on sait déjà qu'un attentat a été particulièrement sanglant ? Il y a là assurément sujet à réflexion. L'analyse des reportages antérieurs consacrés aux attentats terroristes invite d'ailleurs à nuancer l'impact des événements de septembre 2001 sur le contenu des séquences. Car s'il y a eu censure, elle est bien plus ancienne. Depuis 1995, en effet, ces corps n'apparaissent pas à l'écran. Et s'il y a eu censure, elle dépasse aussi le cadre des États-Unis : les chaînes françaises ne montrent pas plus de corps lorsque leurs équipes se trouvent sur place et capturent des images du drame. Confrontés à un tel constat, certains journalistes français tentent un peu rapidement d'en attribuer la responsabilité aux autorités américaines, qui leur auraient interdit l'accès aux bonnes informations et auraient étroitement contrôlé la diffusion des images. L'excuse est sans doute un peu trop facile. Imagine-t-on d'ailleurs le gouvernement américain, dans le chaos indescriptible causé par les attentats, essayer de contrôler les milliers de caméras et d'appareils photographiques, des professionnels autant que des innombrables particuliers, tournés vers le drame ? Certes, les téléspectateurs français n'ont pas vu de corps en septembre 2001. Mais ils n'en ont pas vu davantage en avril 1995, dans les reportages des équipes françaises dépêchées dans l'urgence à Oklahoma City. Ni en juillet 1996, alors que quinze mille journalistes sont installés à Atlanta à l'occasion des Jeux Olympiques, et que l'explosion d'une bombe dans le parc du centenaire a été filmée en direct. Ni en août 1998 aux alentours des ambassades américaines de Nairobi au Kenya ou de Dar es Salam en Tanzanie, sauf sur quelques plans larges des lieux du drame où l'on distingue des formes inertes au milieu des gravats. Dans les journaux télévisés, en effet, les victimes des attentats sont presque toujours des (sur)vivants. Il peut s'agir de blessés évacués des décombres. À l'instar des reportages nécrologiques, il peut aussi s'agir de photographies des disparus, montrées aux journalistes par leurs proches. Généralement, ces clichés, pris à l'occasion d'événements festifs – anniversaires, fêtes de famille, etc. –, montrent la personne disparue sous son meilleur jour, tout sourire, entourée de ses proches. Subitement, la représentation de cette Amérique meurtrière, de ce pays violent et dangereux, volontiers présenté avec

des images parfois très crues de cadavres sur les trottoirs ou les autoroutes, s'inverse au sein de tels reportages. Preuve que les représentations de la mort sont à géométrie variable : les victimes disparaissent des petits écrans au moment même où elles sont les plus nombreuses – 168 morts à Oklahoma City en 1995, près de 3 000 en septembre 2001.

Conclusion

En guise de conclusion, une hypothèse peut être avancée : exhibés comme les responsables de la violence, dans la mesure surtout où ils tolèrent la circulation des armes à feu, les Américains se mettraient eux-mêmes à distance. La mort de l'autre, à la fois exotique aux yeux des journalistes et des téléspectateurs français, et assumée par une société « dont on a tout dit ou presque de la fascination pour les armes », devient une autre mort. Par conséquent, qu'elle survienne dans la rue ou dans les couloirs de la mort, elle serait plus aisée à exhiber, ou au moins à aborder lorsque manquent les images. À l'inverse, victimes innocentes d'une violence aveugle, ces mêmes Américains suscitent la compassion. Leur mort paraît terriblement proche : mort américaine, elle pourrait tout aussi bien être une mort française. L'affirmation solidaire avancée dans les pages du *Monde* et répétée sur toutes les chaînes à partir du 13 septembre 2001, « nous sommes tous Américains », ne fait que renforcer cette association. Dès lors, les corps sont soustraits des écrans, comme ils le sont par exemple dans les reportages réalisés en milieu hospitalier. En somme, quand le sort de l'autre évoque celui que l'on pourrait bien subir, la télévision n'ose plus, semble-t-il, regarder la mort en face...

Références

- Beauvoir S. de, 1948, *L'Amérique au jour le jour*, Paris, Gallimard, 1997.
- Bourdon J., 1994, *Haute fidélité. Pouvoir et télévision*, Paris, Éd. Le Seuil.
- Chevalier L., 2004, *Splendeurs et misères du fait divers*, Paris, Perrin.
- Dubied A., Lits M., 1999, *Le fait divers*, Paris, Presses universitaires de France.
- Frau-Meigs D., Jehel S., 1997, *Les écrans de la violence. Enjeux économiques et responsabilités sociales*, Paris, Éd. Economica.
- Garcin-Marou I., 2007, *Des violences et des médias*, Paris, Éd. L'Harmattan.
- Guthleben D., 2008, « *Sont-ils fous ces Américains ?* ». *L'image des États-Unis à la télévision française*, Paris, Éd. INA/Éd. Le Bord de l'eau.
- Kaspi A., 2003, *La peine de mort aux États-Unis*, Paris, Plon.
- Lacorne D., Toinet, M.-F., dirs, 1986, *L'Amérique dans les têtes. Un siècle de fascinations et d'aversions*, Paris, Hachette.

M'Sili M., 2000, *Le fait divers en République. Histoire sociale de 1870 à nos jours*, Paris, CNRS Éd.

Mason P., dir., 2003, *Criminal Visions : Media Representation of Crime and Justice*, Collumpton, Willan Publishing.

Royot D., 2003, *Les États-Unis, civilisation de la violence ?*, Paris, A. Colin.

Sécail C., 2010, *Le crime à l'écran. Le fait divers criminel à la télévision française*, Paris, Éd. Nouveau Monde.